

Epreuve - Matière : 102 - 0302 Session : 2026

CONSIGNES

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuillet officiel, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Remplir soigneusement le cadre relatif au concours OU à l'examen qui vous concerne.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuillet officiel.
- Numérotuer chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) sur le nombre total de pages que comporte la copie (y compris les pages vierges).
- Placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre de numérotation des pages.

Le plus célèbre des psaumes - le psaume 23 - invite à faire la paix avec ses adversaires (« Tu dressas devant moi une table en face de mes adversaires ») à travers un acte domestique, le partage d'un repas. La paix ne résulte pas ici d'une négociation ou d'un contrat, mais d'un geste d'amitié, voire d'amour si l'on se souvient aussi du titre du psaume - « Psaume de David », qui signifie aussi « amour » ; « psaume de l'amour », donc. Mais est-il encore utile de faire la paix pour ceux qui s'aiment déjà ? Est-il pertinent d'appeler à la table des négociations ceux qui partagent déjà leur table ? À première vue, ceux qui s'aiment n'ont pas besoin de faire la paix ; on ne fait la paix qu'avec l'ennemi. Mais c'est peut-être réduire la paix à l'amour, confondre une relation instituée et une disposition affective, et s'interdire d'en penser le rapport en les faisant coïncider. De fait, l'ennemi avec lequel je fais la paix n'est pas forcément mon ami. S'il faut s'aimer pour faire la paix, alors un sentiment serait le préalable à un engagement, voire un moyen (« pour ») susceptible de faire l'objet d'une injonction (il « faudrait » s'aimer) au service d'un acte politique (« faire la paix »). Or, instrumentaliser et commander l'amour semble contradictoire avec les idées de gratuité et de spontanéité attachées à ce sentiment. Dès lors, c'est aussi perdre le risque d'en affaiblir la dimension

fondatrice. Car, de deux choses l'une : soit l'amour est spontané, donné, et on peine à voir en quoi il faut en sus faire la paix ; soit l'amour est un moyen, voire un moyen enjoint, et alors s'efforcer d'aimer se distingue mal - là encore - de « faire la paix », l'acte d'amour perd de sa spécificité, d'une part, et perd de son efficacité d'autre part. En somme, s'aimer pour faire la paix semble en première approche soit inutile, soit incertain. Il faudrait pouvoir penser une relation affective au fondement d'une relation politique, civile, sociale, en conservant à l'une et à l'autre leur spécificité, autrement dit sans réduire la paix à un sentiment, et sans réduire l'amour à une institution ou à une relation de droit. L'acte de s'aimer - les uns les autres mais aussi soi-même - peut-il constituer un moyen efficace pour produire un rapport de coexistence pacifique et stable, sans se confondre avec son but ? Que reste-t-il à « faire » de celui qui n'est déjà plus mon ennemi ?

À première vue, la paix semble accompagner l'amour, coïncider avec ce sentiment, si bien que s'aimer équivaudrait à faire la paix, du moins tant que cet acte d'aimer demeure vivace, sans cesse repris, et qu'il est authentique, c'est-à-dire qu'il ne se trouve pas instrumentalisé.

Toutefois, on voit mal comment faire de ce sentiment spontané un moyen. Sans doute faut-il mettre au service de la paix une disposition affective à la fois plus modeste et par là même davantage réalisable : non pas tant s'aimer que vaincre l'inimitié, tenir en respect mon hostilité. Mais dès lors la paix fondée sur une telle réserve ou suspension de l'hostilité paraît troublée et nous oblige à penser une disposition affective positive au fondement de la paix : non plus l'amour, trop exigeant, ni la victoire sur

l'inimitié, trop faible, mais l'amitié.

Pourtant, cette troisième voie, si elle permet une paix effective entre les amis, désigne nécessairement un dehors irréductible, exclu de cette paix intérieure. Il nous faudra penser alors une disposition affective capable de fonder un acte de faire la paix en droit avec tous, par-delà les communités et affinités spontanées.

Que l'amour soit donné, soit un état de fait, ou qu'il relève d'un commandement - aimer son prochain comme soi-même - il semble disposer d'emblée à la paix, au point que "s'aimer" et "faire la paix" semblent des formules équivalentes, comme l'"amour du prochain" correspond avec la "paix du Christ".

Cette coïncidence paraît si pégnante que le cadre privilégié pour penser la paix est celui où s'inscrit par excellence la relation d'amour. C'est ainsi que Kierkegaard, dans On bien... ou bien fait de l'époux le modèle de l'être en paix. Le cadre de l'amour conjugal fournit l'image de l'être en paix. Le foyer est le cadre d'une « vie paisible en son murmure ». Comme le souligne cette expression, il s'agit là d'une paix intérieure, le murmure étant la modalité de la voix qui trace une frontière entre le dedans et le dehors qui n'entend pas, est exclu de l'échange. À l'inverse du héros romantique, toujours en butte au monde extérieur, et qui ne pense pouvoir trouver la paix qu'en venant à bout des obstacles extérieurs, l'époux vit dans une paix intérieure, dans l'acte discret, intime, d'aimer. Il se tient dans l'intimité de son amour et par la même occasion demeure en paix. Disposition intérieure, intime, l'amour fonde une paix elle-même intérieure.

Toutefois, cet amour ressort de paix, pour être spontané, n'est jamais donné une fois pour toutes. Et en ce sens il ne suffit pas de s'être aimé une fois pour faire la paix définitivement. Il faut « reprendre »

sans cesse cet acte de s'aimer pour faire toujours de nouveau la paix. La « reprise » est essentielle pour entretenir l'amour et la paix des ménages, les inscrire dans la durée. Les fêtes, comme l'anniversaire de mariage, sont par exemple le moyen de commémorer le passé de cet amour, de le rendre vivace au présent et de se projeter dans un avenir en commun. Il s'agit à la fois de réactualiser cet amour et cette paix et de les projeter dans l'avenir. En ce sens, « faire » la paix n'a jamais le sens d'une production qui doit s'achever quand le produit serait fini. C'est au contraire un processus sans cesse repris, qui n'est effectif que tant qu'il reste actif. Du reste, cette nécessité de la « reprise » du désir d'être ensemble pour réaffirmer par la même occasion l'acte de faire la paix, on l'observe aussi au-delà du cadre domestique envisagé par Kierkegaard, dans les fêtes liturgiques par exemple. De même que l'anniversaire de mariage nous fait revivre avec le passé, inscrit celui-ci dans le présent et nous projette dans le futur, de même les cérémonies religieuses nous font revivre un « passé mythique » au présent, ainsi que le souligne Mircea Eliade dans Le Sacré et le profane, et nous inscrit dans un temps « continu » où se fonde la coexistence pacifique. Il « faut » donc s'aimer, se rappeler que l'on s'aime par le moyen de fêtes par exemple, pour renouveler sans cesse l'acte de « faire la paix ». Mais l'acte de s'aimer ne saurait être lui-même un moyen.

En effet, instrumentalisé, l'amour perd la spontanéité et gratuité qui semble le définir. L'époux n'est en paix dans son foyer que si l'amour conjugal est authentiquement amour. Kierkegaard nous met en garde contre le « cynique », qui a renoncé à l'amour et peut éventuellement chercher à avoir la paix en se contractant un mariage de raison. La paix ainsi obtenue n'en est pas vraiment une. Par un tel mariage, l'époux cynique ne fait la paix avec personne, pas même lui-même. Il a fait un mariage de raison « pour » être en paix, il a prétendu

Epreuve - Matière : 102 - 0302 Session : 2026

CONSIGNES

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuillet officiel, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Remplir soigneusement le cadre relatif au concours OU à l'examen qui vous concerne.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuillet officiel.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) sur le nombre total de pages que comporte la copie (y compris les pages vierges).
- Placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre de numérotation des pages.

ainsi instrumentaliser l'amour, mais il n'a ainsi ni obtenu l'amour, ni fait la paix. Cette tranquillité à laquelle il accède - au mieux - prend la forme d'un renoncement, d'un pis-aller, non d'un acte positif de faire la paix.

Ainsi s'aimer apparaît bien comme un véhicule efficace pour faire la paix, à condition toutefois que cet amour soit vivace, entretenu, sans cesse repris (et des moyens sont envisageables pour cela) et authentique (ce qui implique de ne pas faire de l'amour lui-même un moyen). (l'amour doit être en acte et en soi pour fonder efficacement la paix.

Mais fonder la possibilité de faire la paix sur l'acte de s'aimer est peut-être trop exigeant. De fait, si on ne fait la paix qu'avec son ennemi, la paix implique une forme d'antagonisme qui semble rejeter l'amour. A vouloir conditionner la paix pour l'amour, on risque de s'empêcher de réaliser la moindre paix au-delà du cadre intime. Il faudrait peut-être dès lors envisager une disposition à la fois plus modeste et moins irréductiblement spontanée pour permettre

une action effective en vue de la paix.

Si la paix ne se réduit pas à l'amour, c'est que je peux et parfois dois faire la paix avec celui que je n'aime pas positivement. Je peux être en paix avec mes concitoyens, et même faire la paix avec mon ennemi, sans faire d'eux tous mes amis. Pour faire la paix, il suffit parfois de « s'aimer » selon une modalité minimale : ne pas vouloir faire du mal. Cette disposition apaisée envers l'autre peut se réduire à ne pas en faire mon ennemi. Faire la paix revient ainsi à « vaincre l'inimitié », selon une formule employée par Nicole Loraux dans La Cité divisée (1997) pour rendre raison des moyens par lesquels les Athéniens font la paix après la guerre civile entre démocrates et oligarques. À la suite du renversement des oligarques et la fin du régime des Trente, le décret d'Arkhinos de -403 enjoint les citoyens de « ne pas rappeler les maux » de la guerre civile, de n'intenté aucun procès, ni même d'en témoigner publiquement. Le commandement n'est pas tant d'aimer son voisin que de ne pas entretenir de haine à son égard. La tâche est plus modeste, mais elle est une condition suffisante pour restaurer la paix à l'intérieur de la cité. Il s'agit d'« instaurer l'oubli » des inimitiés passées, plus que de commander directement l'amour du prochain, en faisant la paix par la voie de l'amnistie.

Cette injonction est plus modeste mais aussi davantage réalisable. Cette absence d'inimitié, cette invitation à ne pas entretenir la haine paraît mieux se prêter à un effort, à un acte de la volonté, que le sentiment de l'amour. De fait, Freud a souligné combien « difficile » et même « injuste » pourrait

paraître le commandement biblique « aime ton prochain comme toi-même ». Difficile notamment parce que l'autre manifeste sans cesse son hostilité et ne semble bien peu « mériter » mon amour ; injuste aussi parce qu'en l'aimant autant que mon « ami », je lèse par là mes amis. Dans le Malaise dans la culture, Freud souligne cette difficulté que nous avons à faire fi de cette discrimination spontanée entre nos « amis » et les autres. On peine à voir au nom de quoi on devrait étendre l'amour au-delà de nos affinités spontanées et s'obliger à aimer l'autre à la fois malgré son agressivité et malgré le fait qu'il est tout simplement l'autre et non un « proche ». Ainsi l'amour, peu susceptible d'être commandé, devrait bel et bien céder la place au simple oubli des inimitiés.

Mais venir à bout de l'inimitié, qu'il s'agisse là de l'amnistie ou du pardon, reste un moyen négatif. Une paix ainsi fondée sur le refoulement de l'hostilité paraît toujours troublée. Il lui manque une fondement positif solide. Pour que « faire la paix » ne soit pas seulement une négation de sa négation (ne pas faire la guerre), il faudrait la fonder sur un sentiment certes plus modeste que celui de l'amour conjugal, mais authentiquement positif. Quand les démocrates mettent fin au régime des Trente, la paix intérieure n'est pas seulement instaurée par des interdits comme celui de rappeler les maux de la guerre civile. Il ne s'agit pas seulement de nier le conflit, d'en instaurer l'oubli, mais aussi d'affirmer positivement l'unité. Ainsi le nom donné au nouveau régime n'est pas « démocratie » mais « politeia ». Par là, il ne s'agit pas uniquement de taire la victoire des uns - les démocrates - sur les autres, mais également de poser la « constitution » de la « polis ». Aristote, dans Politiques (VII, 14) loue une telle démarche en ce qu'elle contribue à fonder la paix civile sur un sentiment d'unité, un acte positif d'union. La paix civile est certes organisée par des lois, mais elle

doit être fondée sur une « amitié » préalable (la « philia »). La paix de la cité est pensée comme une extension de la paix domestique, à la suite des arguments proposés par l'Athénien dans les Lois (I et VII). Pour penser la paix comme recherche d'harmonie plutôt que comme victoire sur l'ennemi, pensons à la meilleure façon pour deux frères en conflit de faire la paix : on préférera qu'ils se mettent d'accord plutôt que l'un l'emporte sur l'autre et le terrasse. Ce qui est vrai de la paix intérieure à une famille doit l'être pour la paix de l'âme comme pour celle de la cité. C'est l'amitié entre les parties, et non la domination des uns sur les autres, qui seule permet de faire la paix. Il s'agirait dès lors de penser la paix civile par agrégations successives de ses parties. Les « phratries » constituent le modèle à partir duquel Aristote invite à penser l'unité de la cité. Or, elles incarnent bien des communautés pour une part « domestiques », elles qui procèdent ensemble aux sacrifices et de ce fait prennent place régulièrement aux mêmes tables.

Ainsi, sans conditionner l'acte de faire la paix au fait trop exigeant et trop peu maîtrisable de s'aimer, on peut envisager de faire la paix soit par la voie négative de vaincre l'inimitié, soit par la voie positive de l'amitié.

Toutefois, dans le premier cas, la paix paraît précaire en ce qu'elle ne repose pas sur un élan positif vers l'autre, tandis que dans le second cas elle paraît limitée dans la mesure où elle ne comprend que ceux qui appartiennent d'emblée à la communauté. Si l'amitié est la condition pour faire la paix, aucune paix universelle ne peut être espérée ; la paix reste inéluctablement le fait d'une communauté donnée, elle ne peut excéder les bornes de l'expérience sensible.

Epreuve - Matière : 102 - 0302 Session : 2026

CONSIGNES

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuillet officiel, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Remplir soigneusement le cadre relatif au concours OU à l'examen qui vous concerne.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuillet officiel.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) sur le nombre total de pages que comporte la copie (y compris les pages vierges).
- Placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre de numérotation des pages.

limitée par ce qui la conditionne? Il nous faut penser une
paix fondée sur une disposition affective
positive mais qui ne s'en tiendrait pas à celle-ci qui
reste toujours limitée par l'expérience et, partant, particulière.
Il nous faut envisager l'acte de faire la paix à la
fois puisé dans l'expérience sensible et non
réductible aux affects, de manière faire la paix avec
ceux qui sont irréductiblement autres.

Faire la paix, c'est s'accorder avec l'autre. Et il
ne faut s'accorder qu'avec celui avec lequel je suis en
désaccord. En même temps, tout désaccord implique un
minimum d'entente, sans quoi on parle plutôt de
"différend" que de "désaccord". Le terrain du désaccord
est un terrain que j'ai en commun avec l'autre : le terrain du
langage. Le langage est, comme l'écrit Walter Benjamin dans
ses Réflexions sur la violence, le "terrain même de l'entente".
Dialoguer avec l'autre, même pour débattre, c'est non
seulement accepter de placer l'antagonisme sur un terrain dont
est exclue la violence physique, mais plus encore où nous
partageons le même vocabulaire et la même exigence
d'entente. Mais comment expliquer cet accord antérieur
à tout dialogue? Il ne peut résulter de l'échange
rationnel d'arguments puisque il précède tout

argument, toute raison, tout sens. Il faut donc inverser l'ordre des raisons, comme y invite Levinas dans Totalité et Infini. Tout dialogue, tout échange d'arguments, toute négociation et ainsi tout « faire la paix » implique comme préalable un élan vers l'autre qu'on peut nommer « amour ». Il ne s'agit pas d'une résolution sensée, fondée rationnellement, mais d'une disposition favorable à l'autre en tant qu'autre antérieure à toute raison. Pour Levinas, le « sens » est second, c'est le « non-sens » qui est premier. Cette disposition favorable à l'autre s'incarne dans le « Visage » de l'autre. Ce « Visage » est « premier » au sens où il m'apparaît avant tout échange de raison. Surtout, il manifeste à la fois la présence violente de l'autre qui m'impose son altérité (aucun visage ne se ressemble, le visage de l'autre est toujours singulier, différent) et en même temps manifeste sa vulnérabilité; il est sans défense, et par conséquent convoque et oblige mon humanité. Antérieur à tout dialogue, il est ce qui permet le dialogue, ce qui m'y oblige. En ce sens on peut bien dire que cet « aller vers l'autre » fonde la capacité de « faire la paix ». C'est l'hétéronomie, au sens de Levinas, c'est-à-dire, la loi que la présence de l'Autre en moi m'impose, qui fonde la possibilité de faire la paix avec l'autre. Ainsi peut-on voir comment une disposition comme l'amour peut permettre de faire la paix sans se confondre avec ce qu'elle permet : aimer l'autre, c'est faire de présence de l'autre en moi une obligation, une injonction éthique; faire la paix avec l'autre est en revanche l'acte extérieur qui doit procéder de cette loi intérieure.

Le passage de la disposition - intérieure - à l'autre à l'action conjointe avec l'autre, de s'aimer à faire la paix, si l'on envisage les cas critiques où il s'agit de faire la paix avec celui qui a été mon ennemi; et même mon juste ennemi. Grotius examine différents moyens de faire la paix à la suite d'une guerre juste dans De droit de la guerre et de la paix. Il n'est pas toujours possible de fonder la paix sur l'exigence de justice, souligne-t-il. Au contraire, à vouloir fonder toute paix sur la justice, on risque fort de se condamner à ne jamais finir les guerres. D'abord parce qu'une guerre, une fois commencée, semble toujours être juste, car chaque belligérant croit ou prétend être dans son droit et que, même si une guerre a été commencée pour de mauvaises raisons, il est juste de la mener si l'on estime que l'entrée en guerre est justifiée. La justice n'est donc pas un critère permettant de mettre fin au conflit car elle est trop indécidable. Il faut alors renoncer à ce critère de justice pour espérer faire la paix. Comme l'écrit Grotius, il faut quelquefois savoir « relâcher de son droit » pour faire la paix. Il faut abandonner ses revendications, mêmes justes, et faire la paix en dépit de la justice. Seule peut nous y inviter alors un désir de la paix pour la paix, désintéressé. C'est donc l'élan vers l'autre, l'obligation (antérieure à tout traité) de faire avec l'autre, qui fonde la possibilité même du traité, de la réconciliation juridique.

Si la paix accompagne le fait de s'aimer, l'y réduire empêche la paix de se déployer au-delà de la sphère intime ou communautaire, au-delà du domaine de l'expérience sensible immédiate.

Or, il s'agit bien de "faire" la paix, avec

l'autre. Pour que la pain soit un projet plausible, elle implique comme préalable une disposition en nous, mais pour qu'elle soit un projet et non un simple état de fait, elle ne doit pas demeurer bornée par l'expérience et les affinités spontanées, car s'il faut s'aimer pour faire la pain, on n'a pas à faire la pain avec ceux que l'on aime déjà.